

---

MARCEL NOPPENY

---

# VICTOR HUGO

DANS LE

GRAND-DUCHÉ  
DE LUXEMBOURG

Deuxième édition, inchangée mais augmentée de notes  
et publiée à l'occasion des  
FÊTES DE VIANDEN  
DU 1<sup>er</sup> AOUT 1948



---

Luxembourg 1948 — Aux éditions S.E.L.F.



---

MARCEL NOPPENÉY

---

VICTOR HUGO  
DANS LE  
GRAND-DUCHÉ  
DE LUXEMBOURG





## PRÉFACE

*L*E centenaire de Victor Hugo — ce siècle avait deux ans — aurait passé inaperçu à Luxembourg, si Saint-Georges de Bouhéliier (qui vient de mourir à Montreux), l'animateur des fêtes par lesquelles la France et le monde intellectuel tout entier honorèrent la mémoire du prodigieux poète, n'avait, d'autorité, désigné un délégué pour notre pays. Son choix tomba, obligatoirement, sur un jeune étudiant luxembourgeois, qui faisait son droit à Paris en fréquentant les milieux littéraires, et c'est ainsi que, rentré le 23 janvier dans mes foyers, je pouvais, le 28 janvier, lancer dans l'INDÉPENDANCE LUXEMBOURGEOISE, ce journal dont on ne saurait trop regretter la disparition, un article enflammé, par lequel je demandais que le souvenir de notre hôte de 1871 fût fêté officiellement, comme l'avait été, quarante-trois ans auparavant, pour une raison analogue, celui de Christoph Friedrich Schiller.

Mais il n'était pas facile, en ces temps lointains, de secouer l'apathie des uns, l'inertie des autres, l'indifférence de troisièmes et la pusillanimité de certains... Hélas! Monsieur Horace Denaut, ministre de France, me jugea importun et maladroitement zélé, Monsieur von Pückler, ministre d'Allemagne frais émoulu, enfourcha son grand cheval de bataille et mon voisin d'en face, Monsieur Paul Eyschen, ministre d'Etat, me renvoya à mes chères études, en refusant de déléguer qui que ce soit — à commencer par moi — pour représenter à Paris, aux Fêtes du Centenaire, le Grand-Duché de Luxembourg, pays de langue française...

Mais je n'étais pas homme à me décourager! L'appui officiel faisant défaut, restait l'initiative privée. Prenant exemple sur mon ami Saint-Georges de Bouhéliier, je commençai donc par me déléguer moi-même, si bien que, malgré la carence gouvernementale, Luxembourg ne fut pas, de tous les pays du monde, Allemagne comprise, le seul à ne pas figurer aux grandioses manifestations qui célébrèrent à Paris, et particulièrement en Sorbonne, la grande mémoire de l'illustre poète.

Cependant, avant de quitter Luxembourg, j'avais fait le nécessaire afin que fût, nonobstant le besoin de quiétude de Monsieur Denaut, l'animosité de Monsieur von Pückler et l'épouvante de Monsieur Eyschen, rappelé le souvenir de celui qui, lui troisième, après Racine et Goethe, avait fait entrer le Luxembourg dans la littérature mondiale. Je m'étais donc adressé aux fervents de la langue française, aux représentants, malgré tout, officiels de celle-ci, autrement dit aux professeurs de fran-

çais dans nos différents établissements d'enseignement classique. Sollicités par moi en des lettres pressantes, M. Martin d'Huart, à Luxembourg, M. Henri Ahnen, à Echternach, et, à Diekirch, mon excellent ami Joseph Hansen organisèrent, « chacun dans leur rayon », des fêtes qui, pour avoir un caractère d'intimité scolaire, n'en devaient pas moins, surtout à Diekirch et à Echternach, toucher le grand public, cependant qu'à Luxembourg, en outre, une société d'art dramatique, l'UNION DRAMATIQUE, depuis disparue, sur les instances d'un de ses membres, M. Nicolas Liez, rédacteur en chef de l'INDÉPENDANCE LUXEMBOURGEOISE, que j'avais gagnée à ma cause, suppléait par une fête commémorative à la carence des pouvoirs. (Voir « Chronique hugolienne » à la fin du volume.)

Cependant j'avais eu tout loisir de constater que les souvenirs hugoliens s'étaient fortement atténués en Luxembourg. La plaque, apposée par les soins de la Municipalité de Vianden sur la demeure du poète, mentionnait des dates inexactes, et c'est à peine si une demi-douzaine de lettrés locaux eussent été à même d'indiquer dans quelles parties de son œuvre se trouvaient des passages consacrés à la terre luxembourgeoise.

Alors, avec toute l'ardeur — « maladroite », aurait estimé M. Horace Denaut, « unangebracht », déclara le comte de Pückler, « intempéste », jugea M. Eyschen — de la jeunesse, je m'attelai à la tâche et, sans même être sur les lieux, envoyant des amis à la découverte, fouillant les bibliothèques parisiennes, me mettant en rapport avec Georges Hugo, je publiai, à la date des 1-3 mars 1902, à l'INDÉPENDANCE LUXEMBOURGEOISE, avec l'assentiment de M. Joseph Beffort, propriétaire du journal et grand ami de la France, un numéro spécial de quatre pages, illustré, et contenant le petit travail que l'on va lire — si on en a le goût et le loisir. . .

C'était d'ailleurs la première fois que quelqu'un, à Luxembourg, s'était attaché à retrouver les traces du grand homme, à réunir des documents concernant ses séjours parmi nous, à porter à la connaissance de nos compatriotes les quelques lignes ou les quelques pages écrites sous notre ciel ou inspirées par lui.

Depuis, à plusieurs reprises, le souvenir de Victor Hugo et ses relations avec notre pays ont été évoqués. Mais rien d'inédit n'est venu s'ajouter à ce que j'avais écrit en 1902.

Le comité d'organisation des fêtes du 1<sup>er</sup> août prochain m'a fait l'honneur de me demander une contribution littéraire. Je ne puis mieux faire qu'en reproduisant, au seuil dépassé de la vieillesse, ce que me dicta, voici quarante-six années, ma jeune ferveur pour le plus grand de nos poètes.

MARCEL NOPPENÉY.

Le Grand-Duché de Luxembourg partage avec la Grande-Bretagne et la Belgique, terres classiques de l'hospitalité, l'honneur d'avoir donné asile à Victor Hugo. A l'heure où l'univers entier communique en l'admiration du grand poète, il importe de jalousement rappeler la part d'inspiration que ce pays a le droit de revendiquer dans son œuvre et la place qu'il tint dans sa vie. Nous nous sommes donné à tâche de rassembler les souvenirs et les détails épars dans la mémoire de ceux qui chez nous l'approchèrent et d'apporter ainsi notre part de collaboration à son apothéose.

La destinée singulière de cet homme, dont le nom remplit, auréolé d'admiration et noirci d'invective, le dix-neuvième siècle tout entier, fit de lui l'antithèse vivante de son patriotisme : ce grand Français vécut près d'un quart de siècle loin du sol natal. Tout enfant il accompagna en ses campagnes le général Hugo, son père. Les triomphes du Consulat et les gloires de l'Empire le firent, aux sons de marches guerrières, parcourir l'Europe. Il habita successivement la Corse, l'île d'Elbe, l'Italie, l'Espagne enfin, où s'écoula son enfance. Plus tard, en d'incessants voyages, il visita l'Allemagne, l'Italie encore. Le coup d'État du 2 décembre le força, en 1851, le 11 décembre, à chercher un refuge en Belgique. Cédant à la pression du gouvernement du Prince-Président, le gouvernement belge l'invita, en août 1852, tout au moins officieusement, à quitter le royaume. Victor Hugo gagna Jersey. A peine y était-il installé — à Marine-Terrasse — que les États de l'île, inquiets de ses relations avec les républicains français, l'expulsèrent à leur tour (1855). Il alla s'établir à Guernesey et parvint à s'y fixer définitivement. C'est de cet îlot de granit, battu par le flots de la Manche, que pendant quinze ans, dans le calme de Hauteville-House, ou en face des fureurs de la mer, le poète, simultanément, versait à la foule l'infinie et merveilleuse poésie de ses „Contemplations”, ou lançait, par dessus la houle de l'Océan, au maître tout puissant devant qui tremblait l'Europe, l'invective vengeresse et prophétique de ses „Châtiments”.

A cette époque se place une suite de courts séjours dans le Luxembourg, séjours presque exclusivement consacrés à Vianden. La situation particulièrement pittoresque de ce coin de terre, l'allure étrangement moyen-âgeuse de la petite ville, la rusticité naïve de ses habitants, son isolement, et surtout



*La Maison et le Musée Victor Hugo  
la veille de la guerre*



les ruines admirables de l'antique château qui la couronne, rival des féodaux manoirs des bords du Rhin, tout cela explique amplement la prédilection du grand romantique. Il serait intéressant de savoir par suite de quel concours de circonstances il fut amené en cet endroit perdu des Ardennes. Mes investigations particulières dans ce sens n'ont pas abouti. En revanche, on possède les dates certaines de tous les séjours que le poète fit parmi nous. C'est ainsi qu'il passa par Echternach au mois d'août 1862 (1) et vraisemblablement par Vianden, où on le retrouve „pour la seconde fois” ainsi qu'il s'exprime lui-même, les 25, 26 et 27 septembre 1863, ayant poussé jusque là au cours sans doute de l'un de ses voyages de Guernesey en Belgique et peut-être même lors du banquet offert à l'auteur des „Misérables” à l'occasion de la publication de cet ouvrage, par ses éditeurs bruxellois, MM. Lacroix et Verbëckhoven.(2)

Nous le retrouvons une troisième fois à Vianden du 19 au 22 septembre 1865. Cette fin d'été dans la lointaine et silencieuse petite ville au pied du donjon évocateur des siècles passés sous la grisaille du ciel automnal semblait particulièrement solliciter le poète qui, de préférence, faisait coïncider cette époque et ses séjours: cinq années plus tard c'était la fin de ce même mois de septembre qu'il attendait pour quitter définitivement notre pays.

On lui ménagea chaque fois une réception enthousiaste. Le „Courrier”, organe de langue française du Grand-Duché, enregistra, à la date du 29 septembre 1863, la réponse du poète au discours que lui avait adressé le bourgmestre de la ville à la tête des autorités locales, des enfants des écoles, des sociétés diverses.

Je ne possède pas le texte du discours que lui adressa le bourgmestre Ad. Pauly, mais voici, extraite du journal luxembourgeois le „Courrier” du 29 septembre 1863, la réponse de Victor Hugo:

« Je suis profondément touché de l'accueil sympathique et  
« inattendu que j'ai trouvé en votre ville. Je ne suis qu'un pas-  
« sant et je n'ai pas d'autre mérite que d'être le frère de tous  
« les hommes. Vous m'en récompensez aujourd'hui. J'ai partagé  
« la destinée de ceux qui souffrent; j'ai consacré ma vie à amé-  
« liorer le sort de ceux qui travaillent et je continuerai à le faire  
« aussi longtemps que je vivrai. »

« J'aime votre charmant pays; j'y reviens pour la seconde  
« fois, j'y reviendrai encore. Votre ville n'est pas assez connue;  
« elle ne l'est pas comme elle devrait l'être. Je ferai tout ce qui  
« sera en mon pouvoir pour la faire mieux connaître et contri-  
« buer à sa prospérité. »

« Je vous ai entendu avec bonheur; vous êtes des hommes  
« utiles, de vaillants ouvriers et en même temps des apôtres

« fervents de l'art. Une si magnifique nature mérite d'inspirer  
« vos talents. Cette belle musique est digne de ce beau pays. »

« Je voudrais pouvoir serrer toutes vos mains à la fois  
dans la mienne. »

Il faut supposer qu'alors déjà Victor Hugo avait été reçu à Vianden, à peu de choses près, comme on avait l'habitude de recevoir le prince-gouverneur Henri des Pays-Bas dans ses déplacements à travers le pays: Orphéon, musique, cantate, discours . . . Il y a pourtant quelque chose de mystérieux et d'émotionnant dans les ovations que préparait au poète une population calme et laborieuse, à l'écart des bouleversements sociaux, ignorante, en majeure partie, tant du rôle littéraire que du rôle politique de son hôte. C'était inconsciemment que la foule fêtait en lui la puissance éternelle de la poésie; elle criait son admiration à cet homme, parce que sa pensée là-bas, ailleurs, remuait des âmes qui vibraient jusqu'à la leur. Pour les quelques lettrés qui connaissaient son œuvre, combien d'autres en étaient éloignés par leur instruction incomplète et surtout par la différence de langage. Et pourtant c'étaient ces ouvriers, ces paysans, qui l'acclamaient, l'admiraient et l'aimaient parce que, en ondes ignorées et insensibles, s'étendait jusqu'à eux le frisson d'enthousiasme que ses vers réveillaient de par le monde.

Cependant la presse luxembourgeoise tout entière n'avait pas été aussi accueillante que la ville de Vianden et le journal le „Courrier”. A relire certains de nos journaux de l'époque, on s'étonne et s'attriste. Pour nombre de ceux qui prétendaient alors diriger ou canaliser l'intelligence populaire, Victor Hugo était l'esprit du mal et l'émanation de l'Enfer et on mettait le peuple en garde contre cet esprit subversif, incarnation, pour le moins, de Satan . . .

Aussi sa visite fin août 1870, venant de Mondorf-les-Bains ou plutôt d'Altewies, ne marqua guère. La réception que Vianden lui fit, quand après les premiers et inouïs désastres, le poète meurtri vint se ressaisir et se préparer à la lutte dans le calme guérisseur de l'hospitalière petite ville ardennaise, différa des précédentes. Elle fut plus grave, plus recueillie, plus digne. On ne le reçut pas cette fois aux sons éclatants d'une fanfare, aux notes gaies d'une cantate, car là aussi les cœurs saignaient des plaies de la France et suivaient avec anxiété le sort des batailles.

Mais neuf mois plus tard, à Hugo qui aimait l'antithèse, qu'elle dut sembler suprêmement antithétique, l'ovation qui alors lui fut faite, quand, au pied du vieux burg féodal, presqu'île, pour ainsi dire, en terre d'Allemagne dont, au proche village-frontière se dressait l'aigle victorieuse, se mêlèrent, au chant d'accueil, les paroles révoltées et frémissantes de la Marseillaise! Voici le discours que Victor Hugo prononça à cette

occasion, discours dont le texte se trouve relaté par lui-même dans son livre „Depuis l'exil" I. chap. VI :

« Quand Victor Hugo, expulsé de Belgique, est arrivé dans le Luxembourg, à Vianden, la société chantante des travailleurs de Vianden, qui se nomme „La Lyre ouvrière" lui a donné une sérénade. Victor Hugo a remercié en ces termes :

« Mes amis de Vianden, vous dérangez un peu une idée que je m'étais faite. Cette année où nous sommes arrivés pour moi par une ovation et elle devait finir par tout le contraire. Cela ne me déplaisait pas : la huée est le correctif de l'applaudissement et la Belgique m'avait rendu ce petit service. Au point de vue philosophique où tout homme de mon âge doit se placer, je trouvais bon que l'acclamation de Paris eût pour contre-poids la lapidation de Bruxelles. Vous avez troublé cet équilibre. Vous renouvelez autour de moi non ce qu'a fait Bruxelles, mais ce qu'a fait Paris. Et cela ne ressemble pas du tout à une huée. L'année va donc finir pour moi comme elle a commencé : par une effusion de bienvenue populaire. »

« Et bien décidément, je ne m'en plains pas. Je vois à votre tête une noble intelligence, Monsieur Pauly-Strasser, votre bourgmestre. C'est un artiste en même temps qu'un homme politique. Vianden vit en lui. Député et bourgmestre, il en est l'incarnation. Dans cette ville, il est plus que le magistrat, il est l'âme. »

« Je vous félicite en lui et je le félicite en vous. Oui, votre cordiale bienvenue m'est douce. Vous êtes des hommes des champs et parmi vous il y a des hommes d'étude, car j'aperçois plusieurs maîtres d'école. C'est là un beau mélange. Cette réunion est un échantillon du vrai groupe humain qui se compose de l'ouvrier matériel et de l'ouvrier moral et qui résume toute la civilisation dans l'embrassement du travail et de la pensée. »

« J'aime ce pays. C'est pour la cinquième fois que j'y viens ; les autres années j'y étais attiré par ma propre rêverie et par la pente que j'ai en moi vers les beaux lieux qui sont les lieux sauvages. Aujourd'hui j'y suis chassé par un coup de vent. Ce coup de vent, je le remercie. »

« Il me replace au milieu de vous. »

« Agriculteurs et travailleurs je vous ressemble. Votre société s'appelle la „Lyre ouvrière". Quel nom touchant et cordial ! Au fond, vous et moi, nous faisons la même chose. Je creuse aussi, moi, un sillon, et vous dites une hymne aussi, vous ! Vous chantez comme moi et, comme vous, je labourez. Mon sillon, c'est la dure glèbe humaine ; ma charrue, c'est mon esprit ! (Ici, d'unanimes applaudissements permettent à

« Monsieur Victor Hugo de rassembler à la hâte quelques nouvelles ressemblances et antithèses.)

« Vous venez de chanter des choses très belles (Nouveaux applaudissements prolongés). De nobles et charmantes femmes sont ici présentes. J'ai vu des larmes dans leurs yeux. « Ne vous étonnez pas, si, en vous remerciant, il y a un peu de tremblement dans ma voix. Depuis quelque temps je suis plus accoutumé aux cris de colère qu'aux chants du cœur et ce que les colères ne peuvent faire, la sympathie le fait. Elle m'émeut. »

« Oui, j'aime ce pays de Vianden (Victor Hugo baisse la tête et laisse se calmer le feu crépitant des applaudissements reitérés). Cette petite ville est une vraie figure du progrès; « (On crie: Vive notre député libéral Pauly-Strasser!). C'est un raccourci de toute l'histoire (Bravo! etc.) La nature a commencé par la doter; elle a donné au hameau naissant un climat sain, une rivière vivifiante, une bonne terre, des coteaux pour la vigne, des montagnes pour la forêt. (La Lyre ouvrière entonne le „Dreimal hoch'') .»

« Puis, ce que la nature avait donné, la féodalité l'a pris. « La féodalité a pris la montagne et y a mis un donjon. Elle a pris la forêt et y a mis des bandits, elle a pris la rivière et l'a barrée d'une chaîne. Elle a pris la vigne et elle a bu le vin. Alors, la révolution de France est venue, car, vous le savez c'est de France que viennent les clartés. (Vive M. Hugo! etc.). C'est de France que viennent les délivrances (Oui! Oui!) « La révolution française a délivré Vianden. Comment? En tuant le donjon! Tant que le château a vécu la ville a été morte. « Le jour où le donjon est mort, le peuple est né. Aujourd'hui, dans son paysage splendide que viendra visiter un jour toute l'Europe (Oui! Oui! Bravo!), Vianden se compose de deux choses également consolantes et magnifiques, l'une sinistre, une ruine, l'autre riante, un peuple! »

« Tout à l'heure, amis, pendant qu'autour de moi vous chantiez, j'écoutais. Un de vos chants m'a saisi (Applaudissements). Il m'a remué entre tous. Je crois l'entendre encore « (cris: Lequel? Lequel?) Laissez-moi vous le raconter à vous mêmes. »

« L'orchestre se taisait. Il n'y avait pas d'instruments. La voix humaine avait seule la parole. »

« Un de vous que j'aperçois et que je salue de ma main, était debout, à part, et comme en dehors du groupe. Mais dans la nuit et sous les arbres, on le distinguait à peine. On l'entendait. »

« Qui entendait-on? On ne savait. C'était solennel et grand.»

« Une voix grave parlait dans l'ombre puis s'interrompait et les autres voix répondaient. Toutes les voix qui étaient en-

« semble étaient basses et la voix qui était seule était haute. On  
« eût dit un esprit enseignant une foule. La mélopée était majes-  
« tueuse. (Redoublement d'applaudissements). Je ne compre-  
« nais pas les paroles mais je comprenais le chant. Il me sem-  
« blait que j'en avais une traduction dans l'âme. J'écoutais ce  
« grand dialogue d'un archange avec une multitude; ce respec-  
« tueux chuchotement des peuples répondant aux divines expli-  
« cations d'un génie. Il y avait comme un frémissement d'ailes  
« sous la vibration auguste de la voix solitaire. C'était plus qu'un  
« verbe humain. C'était comme une voix de la forêt, de la nature  
« et de la nuit donnant à l'homme, à tous les hommes, hélas,  
« épuisés de fatigue, accablés de rancunes et de vengeances,  
« saturés de guerres et de haine, les grands conseils de la séré-  
« nité éternelle. »

« Et au-dessus de tous les fronts inclinés, au milieu de tous  
« nos deuils, de toutes nos plaies, de toutes nos inimitiés, cela  
« venait du ciel et c'était l'immense reproche de l'amour. »

« Amis, la musique est une sorte de rêve. Elle propose à la  
« pensée on ne sait quel problème mystérieux. Vous êtes venus  
« à moi, chantant; ce que vous avec chanté, je le parle. Vous  
« m'avez apporté cette énigme, l'Harmonie et je vous en donne  
« le mot: Fraternité. »

« Mes amis, remplissons nos verres. Au-dessus des empe-  
« reurs et des rois, je bois à l'harmonie des peuples et à la fra-  
« ternité des hommes. »

Les journaux à cette époque n'étaient pas prolixes de détails. Le „Courrier” en reste là et nous ne saurions guère plus des péripéties de ce cinquième et dernier séjour, si des recoupements, des comparaisons de lieux et de dates, de rares choses de Victor Hugo lui-même, quelques échos dans la presse et surtout la tradition orale et les souvenirs encore vivants de certains de ses contemporains, ne m'avaient mis à même de me représenter en quelque sorte la vie du poète et des siens pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1871.

Ce séjour, autant par sa durée que par les souvenirs qui s'y rattachent, prend pour le Luxembourg une importance particulière. Il est indispensable d'établir d'abord par suite de quelles circonstances le poète, que ses quatre visites antérieures y avaient tout naturellement incité, se fixa pour quelque temps dans le Grand-Duché de Luxembourg.

Au commencement de la guerre, le poète des Châtiments prévoyant qu'allait „se terminer dans la fange la parodie de la grande épopée impériale” attendait aux portes de sa patrie que sonnât l'heure dernière de son exil. Le lendemain de la proclamation de la République (5 septembre) il quittait Bruxelles par le train devant arriver à Paris à 10 heures du soir. Jules Claretie (de qui l'auteur de ces lignes tient certains de ces



*La Maison de Victor Hugo au lendemain de l'offensive Rundstedt*

détails) qu'il avait rencontré à Bruxelles, l'accompagnait. Ils passèrent par Tergnier et Landrecies et, pour la première fois depuis dix-neuf ans le grand proscrit posa de nouveau le pied sur le sol sacré de sa patrie. Se déroband aux ovations qui l'attendaient à la Gare du Nord, il se rendit avenue Frochot chez M. Paul Meurice, l'ami dévoué des mauvais jours. Il resta à Paris pendant toute la durée du siège, en supportant les souffrances avec une bonne humeur inaltérable et conservant une foi inébranlable dans les destinées de sa patrie. Et cette foi, rien ne put l'abattre; elle persista en lui, malgré les inouïs désastres qui accablaient la France et, quand le 8 février le département de la Seine l'envoya par 214 169 suffrages siéger à l'Assemblée nationale réunie à Bordeaux, il combattit le rapport concluant à l'adoption des préliminaires de paix et, prophétisant la victoire finale, supposant à la France victorieuse un idéalisme intense, il réclamait la guerre au couteau. Mais malgré ses discours vibrants de patriotisme, les conclusions de la commission favorable à la paix furent adoptées par 546 voix contre 107. Cet échec, l'émotion défavorable soulevée par sa généreuse apologie de Garibaldi qu'il opposait aux généraux impériaux, la lassitude qui tombait sur lui, furent autant de causes qui le décidèrent à remettre sa démission au président Grévy. La nouvelle de la mort subite de son fils, le poète et romancier Charles Hugo, accéléra son retour à Paris. On fit à Charles Hugo des funérailles splendides. Paris tout entier compatissait à la douleur du père. Trois jours après, le 22 mars 1871, Victor Hugo regagnait Bruxelles, où Charles avait passé les dernières années de son exil, où il s'était marié et où ses deux enfants, Georges et Jeanne, étaient nés. Les intérêts de ses petits-enfants y exigeaient la présence de l'aïeul et tuteur. Le „Rappel”, annonçant au public le départ et la cause du départ du poète, ajoutait que son retour ne tarderait pas. Il n'en fut rien. Victor Hugo ne revint pas à Paris. La commune s'annonçait. Il aurait dû prendre parti ou pour elle ou contre elle. Or, contre elle, il ne le pouvait, étant de ceux, ses écrits le prouvent, qui en acceptaient le principe. Pour elle, il le pouvait moins encore, car c'eût été, pour ainsi dire être contre la France. Il resta donc à Bruxelles, surveillant les événements, ajoutant quotidiennement des pages à son „Année terrible” élevant la voix contre la guerre civile, dénonçant, en de superbes cris indignés, les actes barbares de la Commune, les trop intransigeantes mesures de l'Assemblée. Communard, Versaillais, Victor Hugo ne fut ni l'un, ni l'autre: il fut simplement et magnifiquement humain.

Cependant la publication dans le monde entier de son poème „Pas de Représailles” où l'auteur s'élevait contre les atrocités réciproques de la semaine sanglante, avait mis le feu aux poudres. A la Chambre des Représentants du Royaume de Bel-

gique, M. d'Anethan, ministre des Affaires Étrangères, ayant déclaré que les „refugiés politiques français qui s'apprêtaient à gagner les pays voisins (nous en reçûmes nombreux, à Luxembourg, et un modeste monument a été érigé au Cimetière des Bons Malades à la mémoire de ceux qui sont morts sur notre sol) „étaient des hommes que le crime a souillés et que le châ-timent devait atteindre et qu'il empêcherait leur invasion sur le sol de la Belgique". Victor Hugo publiait le lendemain même de ces déclarations dans l'„Indépendance belge" une lettre de protestation, par laquelle, prenant le parti des réfugiés quels qu'ils fussent, il „offrait aux vaincus l'asile que le gouvernement belge leur refusait. Il l'offrait où? En Belgique. Il ferait à la Belgique cet honneur! Et il l'offrait à Bruxelles, place des Barri-cades n° 3 dans la maison qu'il occupait" et où Charles et les siens avaient longtemps vécu, où les orphelins vivaient encore. „Le peuple belge, ajoutait-il, sera avec moi".

Ce manifeste affola la Belgique. „Le lendemain, dans la nuit du 27 au 28 mai (je suis ici la relation de François Victor Hugo, rédigée le surlendemain d'après les dires des témoins), vers minuit un quart, des cris tout-à-coup éclatent sous les fenêtres du poète: „A mort Victor Hugo! A bas Jean Valjean (héros des *Misérables*). A bas Lord Clancharlie (héros de *l'Homme qui rit*). A bas le brigand! A la potence! A la lanterne! A Cayenne! A Mazas! „Par trois fois on tente l'escalade de l'hôtel. Des pierres, des pavés, des débris de toutes sortes font voler les vitres en éclats. La petite-fille du poète, Jeanne, bébé de deux ans à peine, est malade. Un caillou tranchant, lancé avec force, frôle l'enfant. Enfin, à deux heures un quart l'assaut cesse."

Il y avait eu, pour résister à la multitude déchaînée contre le poète, deux petits enfants de 36 et de 20 mois, quatre femmes (M<sup>me</sup> Charles Hugo, deux femmes de chambre, Mariette „la servante au grand cœur" et un homme de 69 ans, Victor Hugo!

Victor Hugo a raconté cela dans son „*Année terrible*": „Une nuit à Bruxelles". François-Victor Hugo, accouru aussitôt de Paris, en donna à l'*Indépendance belge* le récit détaillé et circonstancié.

Prenant texte de ces scènes nocturnes, susceptibles de troubler la tranquillité publique, le gouvernement belge, après avoir vainement tenté une démarche officieuse auprès du poète pour l'engager à quitter de son plein gré le royaume, viola une deuxième fois le droit d'asile et prit contre lui un arrêté royal d'expulsion, contre-signé par le ministre de la justice, Prosper Cornesse, arrêté dont voici le texte:

« Il est enjoint au Sieur Victor Hugo, homme le lettres, « âgé de soixante-neuf ans, né à Besançon, résidant à Bruxelles



« De quitter immédiatement le Royaume avec défense d'y rentrer à l'avenir, sous les peines comminées par l'article 6 de la loi du 7 juillet 1835. »

« Donné    Bruxelles le 30 mai 1871. »

Cette mesure donna lieu dans le sein des deux chambres à de vives discussions. A la séance du 30 mai, M. d'Anethan, répondant à une interpellation du marquis de Rodes qui voyait dans la lettre de Victor Hugo à l'*Indépendance belge* « un défi au gouvernement et un outrage à la morale », fit part au Sénat de l'arrêté d'expulsion. Victor Hugo lui-même a pris le soin de conserver à la postérité l'ineffable expression dont se servit à son endroit un des sénateurs, M. de Ribeaucourt, approuvant cette mesure « contre l'individu dont il s'agit ». Reprenant un vers de l'abbé Delille (*Géorgiques*)

« Et pour comble d'effroi les animaux parlèrent »

Victor Hugo y ajouta cet autre :

« Un monsieur Ribeaucourt m'appelle individu. »

Victor Hugo fut défendu avec vigueur, à la Chambre des Représentants, par MM. Couvreur, Defuisseaux, Demeur, Guillery et Jottrand.

Reconnaissons que la Belgique ou plutôt le Gouvernement belge avait agi dans la plénitude de ses droits, mais admirons d'autant plus le Luxembourg et le Gouvernement luxembourgeois qui, malgré les mesures prises par le pays voisin, malgré les dangers qui pouvaient en résulter pour nous tant du côté du gouvernement français que de celui de l'Allemagne, malgré les articles de presse auxquels l'attitude du poète avait donné lieu, malgré la présence, dans le Grand-Duché de Luxembourg d'un nombre important de refugiés politiques français, n'en accorda pas moins le droit d'asile au poète traqué.

En effet, Victor Hugo avait quitté la Belgique le 1<sup>er</sup> juin, dès notification de l'arrêté d'expulsion. Le 2 juin, il écrivait de Luxembourg où il était descendu à l'hôtel de l'Europe, rue de la Porte-Neuve, une lettre de remerciements à ses défenseurs et, le 6, une lettre d'explication à l'*Indépendance belge*. Sans doute avait-il, dans l'intervalle, avis   le bourgmestre de la ville de Vianden de son intention de venir s'installer dans cette localité, dont le souvenir lui était cher. Le fait est qu'à la date du 5 juin le ministre d'Etat, président du Gouvernement, Emmanuel Servais, adressait au bourgmestre de Vianden, en réponse probablement d'instructions que celui-ci réclamait, la dépêche ministérielle suivante :

« Monsieur le Bourgmestre,

« Le Gouvernement n'a, jusqu'à présent, aucun motif d'em-  
« p  cher Monsieur Victor Hugo de faire un court séjour dans  
« le Grand-Duché. Mais il est entendu que Monsieur Victor Hugo

« respectera nos lois, ne posera aucun acte et ne publiera rien  
« qui puisse nous brouiller avec nos voisins. »

Du reste le mot d'ordre semble avoir été donné aux journaux. Il ne se publia donc rien qui rappelât la lettre parue dans l'*Indépendance belge* du 26 mai et, d'un autre côté, ni le Gouvernement ni la Chambre des Députés ne songèrent à prendre ou à susciter contre les réfugiés politiques français, les mesures extrêmes adoptées par la Belgique.<sup>(3)</sup>

D'ailleurs à plus d'un titre la conduite du gouvernement belge dans cette affaire a eu de quoi étonner. Evidemment, il avait le droit d'expulser qui bon lui semblait. Mais il avait le devoir également de veiller à la sécurité et sauvegarder l'existence de ses hôtes. Or, au cours de cette émeute dans un quartier de Bruxelles point trop excentrique, émeute qui avait duré deux heures, nulle patrouille de police ne s'était montrée. Le parquet de son côté devait rester trois mois dans l'inaction. Ce n'est que le 19 août que l'on se décida à ouvrir une instruction. A cette date, « le juge d'instruction du tribunal de Diekirch fut touché de la part des autorités judiciaires belges « d'une commission rogatoire aux fins d'entendre Victor Hugo, alors résidant à Vianden, comme témoin dans une poursuite répressive ayant pour objet « Violation du domicile de Monsieur Victor Hugo à Bruxelles et destruction de clôtures au préjudice du même. Victor Hugo comparut au bureau du juge-enquêteur au palais de justice de Diekirch et déposa comme témoin sur les faits préappelés, le 22 août 1871. » (Archives du Tribunal de Diekirch.)

L'organisateur occulte de l'émeute du 27 mai, M. Kervin de Lettenhove, s'en tira avec cent francs d'amende. Ses complices ne furent même pas inquiétés. Quant à la déclaration de Victor Hugo concernant l'assaut du 27 mai, datée et signée de Diekirch le 22 août elle figure dans „Actes et Paroles”, Tome I de „Depuis l'Exil”.

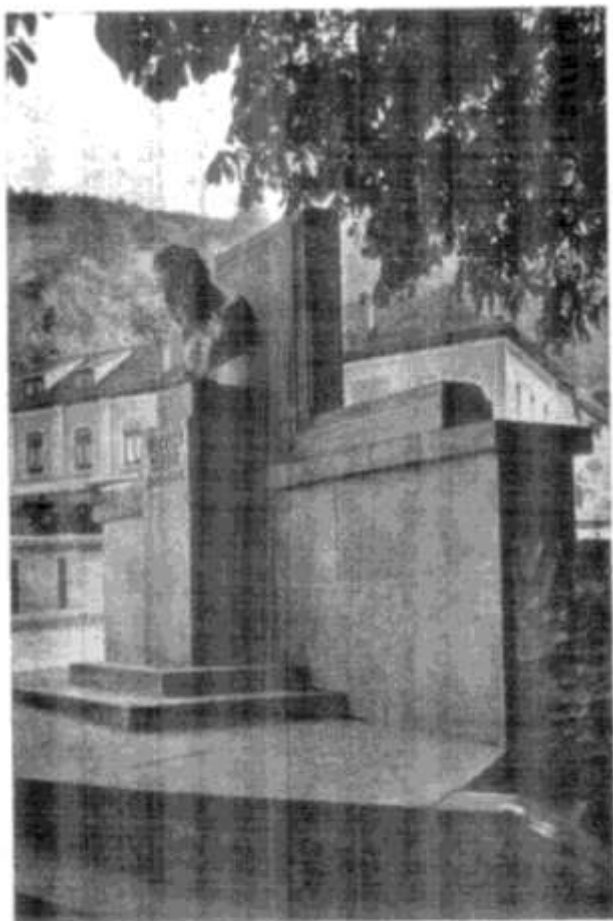
\* \* \*

Dans sa ou plutôt dans ses maisons de Vianden, où l'avaient accompagné ou rejoint sa bru, la veuve de Charles, avec les enfants Georges et Jeanne, la vieille Mariette, deux autres domestiques femmes, puis Madame Juliette Drouet, le poète reçut un certain nombre de communards; mais l'impossibilité de trouver à se loger les empêchait de s'attarder. Il leur venait pécuniairement en aide. On se souvient encore (ceci a été écrit en 1902), à Luxembourg, de ces révolutionnaire de deux sexes, peu impressionnants au demeurant, et l'on dut s'étonner parfois de trouver dans ces condamnés à mort ou à la déportation, de parfaits hommes du monde et des femmes distinguées. La plupart ne firent qu'y passer, quelques uns restèrent et y moururent, comme nous venons de le voir, d'autres enfin séjour-

nèrent quelque temps dans le pays pour le quitter dès qu'il leur fut possible de rentrer en France. Il y eut entre autres, Mademoiselle Desormaux, une amie d'Agar, qui vivait à Luxembourg de leçons de chant qu'elle y donnait aux jeunes filles de la „bonne bourgeoisie”, et qui porta elle-même à Victor Hugo, à Vianden, une brochure d'un socialisme idéaliste effrené, qu'elle lui avait dédiée et qu'elle avait intitulée „la vraie famine”.

Il y eut aussi cette jeune raccommodeuse de parapluies, veuve d'un ouvrier serrurier parisien tué sur une barricade dans les derniers jours de la Commune, dont Gaston Stiegler rappela, dans le „Figaro” du 5 mars 1893, les relations avec le poète. Traquée, poursuivie, elle s'était réfugiée à Metz. Apprenant la nouvelle résidence du maître, elle se rendit, confiante, de là à Vianden, et s'y fixa, traitée par tous comme si elle faisait partie de la famille d'Hugo. Grâce à elle, on a conservé des détails, non sans intérêt, concernant l'existence du proscrit. Ils faisaient ensemble de longues promenades, parcourant en tous les sens les environs de la petite ville, visitant le château jusque dans ses moindres détails, le composite bijou architectural qu'est l'église, les plus vieilles et intéressantes maisons. Ils s'arrêtaient au Belvédère ou à la Chapelle miraculeuse de la Vierge, au jardin Napoléon, au pied de ce marronnier planté en commémoration de la naissance du Roi de Rome, et qui évoquait en celui qui les avait écrits, les poèmes merveilleux des „Chants du Crépuscule”. Puis c'était l'excursion favorite, l'ascension du Mont-Saint-Nicolas d'où la vue pouvait s'étendre à l'Est jusqu'aux montagnes du Hunsruck, au Nord-Ouest jusqu'à la chaîne des Ardennes belges. Ils remontaient encore l'Our, la capricieuse et claire rivière, qui tantôt traversait, irriguée de soleil, des prairies en fleurs, tantôt bondissait par l'étroit passage laissé entre les murailles sombres des rochers. Ils ramassaient à Stolzenbourg des pierres pailletées de cuivre, cueillaient aux pentes des collines la flore alpestre des gentianes bleues. Car elle était restée délicieusement enfant, la petite Parisienne „avec son chagrin, son abandon, avec le charme attristé de ses dix-huit ans, avec les larmes qui emperlaient ses joues roses sous le voile de crêpe”, et le poète rajeunissait à son contact. Doucement il la reconfortait, s'essayait à lui faire oublier les heures mauvaises qu'elles venait de vivre, puis lui faisait raconter ses souvenirs récents des luttes dans Paris, le sang des fusillades, la pourpre des incendies, visions confuses, que son imagination lui précisait et qu'il rassemblait alors, sanglantes et enflammées, dans les pages vibrantes de son œuvre.

Falkenstein également les attirait. Ces ruines noircies et sinistres, étrangement assises au haut d'un mamelon pyramidal dans un amphithéâtre de montagnes barrant l'horizon, l'aurole légendaire dont elles s'entouraient de chansons et de con-



*Le Monument de Victor Hugo  
buste par Rodin  
lors de son inauguration (1935)*

tes vivaces encore dans l'âme du peuple, rappelaient, à l'égal presque de Vianden, au vieil homme qu'Hugo commençait d'être les romantiques châteaux des bords du Rhin, entrevus au temps de sa jeunesse!

On sait que ce grand poète aurait pu être un grand peintre, comme il aurait pu être un grand architecte ou un grand sculpteur. On reconnaît de lui, à la sépia ou à l'encre de Chine, ces dessins formidables qu'ont popularisés tant d'éditions. Plus exactement encore qu'en ses œuvres, on retrouve en eux la formule romantique. Il fixait les fantastiques visions de son imagination d'un trait de plume, dans une opposition violente de noir et de blanc, lançait sur le papier d'étranges manoirs branlants, se profilant sur des cieus déchirés par la tempête. Il accumulait des rochers gigantesques, prêts à s'écrouler sous l'assaut d'in vraisemblables nuages qui roulaient comme une mer. Il pliait sous la rafale de tourmentés sapins accrochés au roc, noires silhouettes hallucinantes sur le seuil de la nuit. (Voir plus loin.)

C'est avec cette expression d'horreur romantique, un peu atténuée, toutefois qu'il a rendu ses visions diverses de Vianden depuis la „Maison que j'habite au coin du Pont”, étrange et grimaçant lavis heurtant (28 juillet) ses antithèses, jusqu'à cette „Charette à raccommoier” du 13 août 1871, dont l'abandon et l'isolement dans les ombres d'un soleil agonisant ont quelque chose de singulièrement tragique . . . Du 14 juin de la même année, on a encore de lui une vue, étonnamment évocatrice des ruines légendaires. Au pied d'un rocher formidable, des masures échevelées et tordues sont ensevelies dans l'ombre. A mi-côte, presque à pic sur la vallée, la tour solitaire noire et sinistre. Au sommet, toute la brutalité des ruines plongées dans la nuit. Seuls les deux plans triangulaires, si caractéristiques, se dressent, lumineux, sur une déchirure claire du ciel. Une vue de Falkenstein présente les mêmes oppositions d'ombre et de lumière: sur le fond noir des montagnes se détache à la base du rocher sinistre une chaumière à peine indiquée, qu'ombrage, qu'écrase plutôt, un chêne immense. Les ruines sont traitées dans une note plus claire zébrées de fissures, plaquées d'ombre. Daté du 18 juin, ce dessin, marqué Falkenstein, accompagne, dans les éditions illustrées, le poème V de juillet de l'„Année terrible”, faussement intitulé Falkenfels. L'épisode qu'il traite est probablement inventé de toutes pièces, mais il jette une lumière indicatrice sur le besoin de solitude du poète et sur les causes, plus profondes que les politiques, qui le déterminèrent à faire choix d'un endroit aussi retiré et aussi ignoré que Vianden, de préférence à tout autre.

Le poète ne borna point là ses excursions dans le Grand-Duché. Il fit preuve d'une prédilection marqué pour tout ce qui, dans ce pays, lui rappelait le moyen-âge qu'il avait tant chanté.

Il visita successivement ou visita à nouveau les ruines des châteaux de Brandenburg, de Bourscheid, de Larochette, de Beaufort, d'Esch-sur-Sûre, de Clervaux. En villégiature, pendant quelques jours (septembre 1871), sinon à Mondorf, du moins à Altwies (à l'Hôtel de Luxembourg, tenu par Madame Fortuner), il se rendit à Schengen, invité par la famille châtelaine qui conserve précieusement le dessin — au noir de café — dont il fit hommage à Madame Collart, et qui représente enguirlandée d'une branche fleurie, la vieille tour romantique du château (13 septembre 71).

C'est d'Altwies également qu'il écrivit à M. Charles Arendt, architecte de l'Etat, qui avait été chargé de la restauration de l'ancienne chapelle castrale de Vianden et qui lui avait envoyé les premières planches de sa „Monographie du Château de Vianden” la lettre de félicitations dont voici le texte :

« Altwies près Mondorf, 8 septembre 1871. »

« J'ai reçu, Monsieur, votre précieux envoi. J'y ai retrouvé « tous vos dons, l'artiste excellent et l'archéologue exact. La « science est un bel appoint au talent. C'est donc une double « félicitation que je vous envoie. »

« Recevez Monsieur mon plus cordial serrement de main. »

Antérieurement déjà, Victor Hugo, à la date du 19 septembre 1865, avait écrit dans le registre des visiteurs du château :

« J'ai revu Vianden, je félicite M. Arendt de son excellent « commencement et je l'engage à continuer de restaurer cet « admirable édifice en respectant de plus en plus le style du « temps et la grandeur de l'art. »

En 1883 M. Arendt ayant fait parvenir à Victor Hugo l'ouvrage enfin terminé, le poète lui écrivit :

« Paris, 29 juillet 1883

« Monsieur

« Votre excellente monographie du château de Vianden m'a « vivement intéressé. Je vous renouvelle l'expression de toute « ma sympathie. »

En revanche, par une lubie d'artiste sans doute ou pour une cause autre, difficile à déterminer, se trouvant de passage à Echternach,<sup>(1)</sup> il déclina l'offre que le bourgmestre de cette ville lui avait faite de venir se rendre compte des travaux de restauration de la basilique, préférant s'en tenir à l'impression primitivement ressentie lors de l'un de ses précédents voyages (1862), impression qui lui avait fait déclarer que la basilique abbatiale d'Echternach était l'un des plus intéressants monuments de ce genre de ce côté-ci des Alpes.<sup>(2)</sup> Il visita également les intéressants vestiges gallo-romains de Trèves, les mosaïques romaines de Nennig, le monument des Secundini à Igel et se trouvant comme nous l'avons vu à Altwies-Mondorf, profita de la proximité de Thionville pour s'y rendre le 30 août 1871. C'était la

première fois qu'il venait dans cette ville „que son père, le général Hugo avait gouvernée, défendue et sauvée en 1814 et 1815, qu'il avait laissée française, libre et intacte et que son fils retrouvait en ruines, portant les traces encore du bombardement récent, prisonnière et allemande" (V. H.)

La ville de Luxembourg elle-même l'attirait médiocrement. Peut-être aurait-il éprouvé une certaine répugnance à frayer avec le parti français d'une bourgeoisie continuant à professer les sympathies bonapartistes que le souvenir, si vivace à Luxembourg, des gloires du premier empire y avait acquises au second.

Après ces excursions (il louait le plus souvent, par temps douteux, une carriole assez paysanne, à deux chevaux, avec capote de cuir qui s'élevait ou s'abaissait au gré du voyageur ou par beau temps un char-à-bancs où s'entassait toute la famille), il rentrait à Vianden où il s'était constitué avec moins de somposité qu'à Hauteville House un „home" bien personnel. En réalité il y habitait deux maisons, d'ailleurs voisines. M<sup>me</sup> Charles Hugo, ses deux enfants, et leur oncle François Hugo ainsi que sans doute M<sup>me</sup> Juliette Drouet s'étaient installés avec la domesticité dans l'actuelle maison Dairmond (écrit en 1902). C'était là qu'on prenait les repas en famille, recevait des amis venus de France (dont M. Paul Meurice, qui voulut bien me le confirmer) et Auguste Vacquerie. Le poète lui-même couchait et travaillait en face, dans la maison formant le coin à gauche avant d'aborder le pont, en quittant Vianden. Cette maison, immortalisée par le dessin de Victor Hugo dont il vient d'être parlé, porte actuellement (écrit en 1902) une plaque commémorative au texte d'ailleurs inexact puisqu'il y attribue une résidence au poète „en 1870—1871". C'est à la fenêtre du premier étage du côté de la rivière, au ras du toit du hangar, que beaucoup d'habitants de Vianden se souviennent (1902) l'avoir vu écrivant dès la première heure du jour, debout à son pupitre et vêtu d'une longue blouse, que les uns prétendent blanche, les autres grise. Quand Vianden s'éveillait, que s'ouvraient les volets clos des maisons, que passaient sous les fenêtres, aux jours de marché, les paysans portant leurs denrées en ville, aux jours de foire, les fermiers des environs poussant leurs vaches, portant leurs gorets, le poète, déjà au travail, alignait de sa large écriture les vers impérissables qui chantent dans nos mémoires, emplissait des pages de sa prose épique.

Puis, un peu plus tard, des rires tout-à-coup, des cris de joie, des notes claires et puériles de voix d'enfants. C'étaient Georges et Jeanne, qui s'échappaient de la maison d'en face, impatients de grand air et de mouvement et venant retrouver „papapa", Georges dont on se rappelle encore la tenue écossaise, Jeanne, encore trébuchante, en robe blanche. Tantôt leur mère les accompagnait, tantôt François-Victor Hugo, le traducteur de

Shakespeare, qui devait mourir en 1873, tantôt une vieille servante, la vieille Mariette sans doute, si courageuse lors de l'émeute de Bruxelles. Mais le plus souvent le poète lui-même; et c'était un spectacle touchant de voir ces deux petits-enfants et, penché sur eux, ce vieillard docile à leurs caprices, recueillant avec amour leurs balbutiements dont son cœur de poète et d'aïeul devait plus tard faire „L'Art d'être grand-père”. Ils s'en revenaient après quelques heures de promenade, chargés de ces cerises qui font une des gloires de Vianden et dont leur bourraient les poches et les mouchoirs les humbles paysannes des environs, gagnées par leur gentillesse sympathique et ingénue.

Parfois aussi le poète se faisait accompagner dans ses sorties par l'enfant de ses hôtes, toute jeune fille encore, charmante et douce, et il prenait plaisir à la faire parler, à l'entendre lui raconter les légendes populaires de l'endroit, ou lui dire les imaginations de ses rêves juvéniles. Car nul mieux que lui ne savait mettre son interlocuteur à son aise, nul mieux que lui se placer à la portée des plus humbles, des plus petits. S'arrêtant pour causer à tous, s'essayant même à des bribes d'allemand, mais aimant en particulier la conversation des Viandénais, relativement nombreux, qui connaissaient le français, prenant intérêt à toutes choses, il a laissé là-bas mieux qu'un souvenir d'admiration: un souvenir de sympathie.

Tout démocrate qu'il fût, Victor Hugo aimait la vie de château. Nous l'avons vu au château Collart, à Schengen. Le voici l'hôte de MM. André, de Roth, près de Vianden, dont il aimait l'antique demeure, nid d'aigle au haut d'une roche. Germanophile à outrance, Charles-Théodore André, fils d'un notaire de Vianden qui avait acquis la vieille commanderie des Templiers de Rodt comme bien national, était poète de langue allemande, mais parlait admirablement le français, seul lien sans doute qui l'unit à Victor Hugo. Toutefois, le 20 juillet, il fut prié à dîner à Vianden, à l'occasion de la „fête des deux Victor” (d'après les „Carnets”). En revanche, on peut voir par son discours du mois de juin 1871 le cas que le poète faisait de M. Ad. Pauly, bourgmestre de Vianden et la haute estime en laquelle il le tenait. Les deux hommes se voyaient beaucoup, déjeunaient ou dinaient parfois l'un chez l'autre, parlaient alors de la guerre récente, de l'humanité, de l'amour des humbles, discutaient les utopies sociales en vogue. Le 16 juillet 1871 un incendie éclata dans le faubourg de Vianden. Victor Hugo malgré ses 70 ans, paya de sa personne, suppléa le bourgmestre absent, organisa les secours, fit la chaîne, resta sur les lieux, noirci de fumée, inondé d'eau, se contenant de répliquer à qui l'engageait à aller prendre du repos qu'il „fallait donner le bon exemple”.



Il était bon, d'une bonté aimable et cordiale. A Vianden, comme à Bruxelles, comme à Hauteville House, il tenait table ouverte, aidait discrètement de sa bourse ceux qui y faisaient appel. Nous avons dit plus haut de quoi les réfugiés politiques dans le Luxembourg lui furent redevables. Et pourtant que de fois ne lui a-t-on pas reproché son „avarice”. Lui-même le constate dans un de ses poèmes écrits à Vianden: „Les deux voix”. Reproche que font toujours aux généreux les solliciteurs abusifs, avouant par là l'âme basse du mendiant sans pudeur, finalement éconduit. Avare! cet homme qui, lors de l'incendie dont on vient de parler, remettait le jour même aux victimes du sinistre, 300 francs, leur faisait dans la suite parvenir d'autres secours, payait presque à leur insu leur compte de boulanger pendant tout le reste du temps de son séjour? Mais il avait, sous le rapport de la charité, des idées très arrêtées et c'était sa sollicitude même pour les pauvres qui les lui dictait. „Ne donnons pas trop, disait-il, l'aumône humilie ceux qui la reçoivent”. Mais il savait consoler et reconforter, et quand ils le quittaient l'espérance renaissait au cœur des plus désespérés.

A Vianden, ainsi que déjà à Guernesey, on connaissait son goût pour les vieilles choses. On lui apportait des assiettes ébréchées, des meubles hors d'usage, des bahuts vermoulus, des coffres rongés de vers. Aussi habile menuisier que prodigieux forgeron de rythmes, il les remettait en état, revêtait de panneaux ainsi obtenus l'intérieur de ses appartements, qu'il ornait d'antiques faïences avec une fantaisie décorative puissante. Après son départ de Vianden, le bourgmestre lui fit parvenir en hommage une porte en vieux chêne, merveilleusement sculptée et ouvragée, débris sans doute du couvent détruit des Trinitaires, et que l'archéologue qui sommeillait sous le poète avait, à maintes reprises, remarquée et admirée.

La soirée que Victor Hugo, pour sa part, ne prolongeait guère au delà de 10 heures, était consacrée à des causeries en famille, à des lectures à haute voix, ou encore à des séances de spiritisme. On faisait tourner des tables, on évoquait des esprits, notamment celui de Charles Hugo, qui venait de mourir. Victor Hugo admettait les théories ésotériques et croyait fervemment aux communications de l'au-delà.

Ce fut à Vianden que le poète commença l'étrange et tumultueux „Quatre-vingt-treize”, la première partie d'une trilogie qu'il ne devait pas achever. Il s'inspira en partie du château dans la description qu'il y donne de la Tourgue. Dans la description de la chambre des tortures il écrit: „On peut voir encore aujourd'hui une chambre de ce genre à Vianden.”

Mais l'œuvre principale de Victor Hugo à Vianden est, comme nous l'avons déjà indiqué, son „Année terrible”. Nous trouvons à ce sujet dans une lettre datée de Vianden le vendredi,



19 juin 1871 et adressée à Paul Meurice, ces quelques détails complémentaires sur les occupations du poète à cette époque :

« J'ai beaucoup travaillé. Tout s'est sinistrement agrandi. « Je crois que cela fera bien en volume. Paris combattant ne suffit plus. Le livre s'appellera „L'Année terrible”. Il commençera par „Turba” et finira, après avoir traversé la chute de « l'Empire et l'épopée des deux sièges, par la catastrophe « actuelle, d'où je ferai sortir une prophétie de lumière. »

Victor Hugo acheva ce livre dans le calme et le recueillement de Vianden, attendant que Paris se pacifiât complètement, que la Commune entrât dans l'Histoire. Le 2 juillet, Paris ayant à élire vingt-et-un représentants, ne donnait à Victor Hugo, dont le nom se trouvait en tête de la liste du comité républicain radical, que 57 854 voix. Peut-être son éloignement contribua-t-il à cet échec. Le souci de sa popularité exigeait sa présence à Paris. Pourtant il ne se décida à quitter Vianden que dans les derniers jours de septembre. Il passa par Sedan. Dans son „Histoire d'un Crime” il rapporte les impressions qu'il éprouva en voyant par les vitres du wagon le tombeau des gloires de l'Empire. Peut-être à son désespoir se mêla l'orgueil d'avoir prophétisé, seul contre tous, cet effroulement inouï de la puissance impériale. Il gagna Londres, s'y arrêta encore quelques semaines et rentra à Paris vers la fin d'octobre pour ne plus quitter cette ville que pour quelques séjours à Guernesey et un voyage en Italie. Nommé sénateur à vie, il passa ses dernières années dans une apothéose toujours grandissante d'idolâtrie, assista aux manifestations grandioses, à l'indescriptible enthousiasme qui célébrèrent ses quatre-vingts ans et mourut enfin, prodigieuse incarnation de son siècle, le 25 mai 1885, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Victor Hugo vieillit oublia le coin de terre qu'il avait aimé. Mais Vianden ne l'oublia pas. Le temps n'y a point estompé son souvenir. On n'y compte point les portraits du grand homme qui y ornent les intérieurs des maisons. Son nom, popularité suprême, sert d'enseigne à un café. La municipalité de Vianden fit apposer une plaque commémorative à la maison qu'il avait habitée. Elle s'associa par une adresse émue au deuil universel que réperdit la nouvelle de sa mort. Le 5 juillet 1885 Édouard Lockroy, répondant aux télégrammes de condoléances et aux manifestations de tristesse qui affluaient de toutes parts, écrivait au bourgmestre de la Ville de Vianden :

« Permettez-moi, au nom de la famille de Victor Hugo de « vous remercier, vous et vos amis, du témoignage de douleur « que vous avez bien voulu donner à la mémoire de l'illustre « mort. »

« Vous avez raison de dire que votre patrie était aussi la  
« sienne et j'espère que le vœu qu'il a formé pour l'union indis-  
« soluble de toutes les nations libres se réalisera bientôt. »

Édouard Lockroy, Député de Paris.»

Le Luxembourg n'a point non plus fait bon marché de la mémoire de son illustre hôte. Malgré les faibles moyens dont on dispose, on s'est efforcé de ne pas laisser passer son centenaire sans prendre part aux manifestations universelles qui le célèbrent.

Et pour finir par un aperçu sur le rôle géographique, politique et littéraire du pays de Luxembourg, on peut dire qu'il se sent une fierté moindre d'avoir vu passer les légions de César, les armées de Louis XIV, de la République et de Napoléon, d'avoir donné des rois à la Bohême, des empereurs à l'Allemagne, des généraux à la France, que d'avoir inspiré Ausone, reçu Racine et Gœthe et donné asile à Victor Hugo.

MARCEL NOPPENY.

Paris-Luxembourg, février 1902.



*Le balcon de la Maison de Victor Hugo  
aquarelle de Sosthène Weis*

## NOTES

(<sup>1</sup>) D'après une note de la deuxième édition (1935) (Première édition: 1904.) de la brochure « Victor Hugo à Vianden » de feu M. Engelmann « des remarques dans le Registre des Visiteurs au château de Vianden permettraient de situer ce premier séjour en août 1862. » D'autre part, il résulte de recherches faites par moi, après la publication en 1902 du présent travail, que Victor Hugo s'était trouvé en août 1862 à Echternach, y avait visité la Basilique, alors encore (ou déjà) en ruines et en avait déconseillé la restauration. Rectification que j'ai fait insérer dans l'« Indépendance luxembourgeoise » peu de jours après le 3 mars 1902:

« Au cours de la soirée organisée par M. Henri Ahnen à Echternach pour fêter le centenaire de Victor Hugo, M. Kiesel, inspecteur des écoles, raconta comment, au mois d'août 1862 il avait rencontré et reconnu le poète dans les ruines de la Basilique. Prenant son courage à deux mains, il s'était permis de lui demander son avis au sujet de la restauration, entrevue par un comité qui venait de se constituer dans ce but. « Je l'aime mieux en ruines, lui répondit le chantre de Notre-Dame de Paris, car je crains que cela ne soit mal fait. » Sans doute faut-il voir dans cette opinion, motivée vraisemblablement par la restauration manquée de la cathédrale de Cologne, alors en cours d'exécution, le refus que le poète, plus tard, opposa à l'invitation du maire d'Echternach? »

(<sup>2</sup>) Ce n'étaient là, en 1902, que des suppositions. Le fait est que la publication des « Carnets » de Victor Hugo, postérieure de plus de trente années à la première édition de ce travail, nous révèle que le poète, passant le 23 août 1863 par Mersch pour se rendre à La Rochette, s'y était arrêté « à l'auberge », le temps d'y apercevoir une affiche concernant « Les Misérables ». A La Rochette, il fut reçu par une sérénade, à quoi il répondit par un discours se terminant par ces mots: « Je fais des vœux pour que le jour arrive où la musique régnera sur les âmes et l'harmonie entre les peuples ». Il semble, d'après les notes des « Carnets », que le séjour de Victor Hugo en 1863 ne fut pas d'une durée inférieure à cinq semaines.

(<sup>3</sup>) D'après les « Carnets » Victor Hugo et sa famille arrivèrent à Vianden le 8 juin à 7½ heures du soir. « Le bourgmestre, M. Pauly, écrit-il, nous attendait. Nous sommes descendus à l'Hôtel Koch, auberge plutôt qu'hôtel. Mais il n'y a que cela à Vianden. Du reste, il y a un jardin pour les enfants et nous y serons bien. Comme la maison est trop petite pour nous loger tous, j'occupe une chambre au premier dans une maison voisine. J'y ai une vue superbe sur la rivière et sur la ruine. Cette maison fait l'encoignure du pont. »

(<sup>4</sup>) D'autre part, on trouve dans le registre des visiteurs du château à la date d'août 1863, de la main de Victor Hugo, l'insertion que voici:

« Je suis venu revoir Vianden. J'apprends avec plaisir que ses magnifiques ruines ne sont plus à la discrétion de l'architecte malheureux qui les a défigurées. Je les recommande au nouvel architecte que je sais homme de science et de talent. » (M. Ch. Arendt.)

Des recoupements permettent donc d'établir, d'une part, que le premier séjour du poète dans notre pays se situe bien en 1862, de l'autre, que la première restauration, maladroite, de Vianden le mit en défiance à l'endroit de celle d'Echternach.

## CHRONIQUE HUGOLIENNE.

En mai 1885, un échange de télégrammes eut lieu entre le maire de la ville de Vianden et M. Édouard Lockroy, député de Paris, qui avait épousé la veuve de Charles Hugo et avait servi de père aux enfants de celui-ci, Georges et Jeanne. Édouard Lockroy au nom de la famille, répondit au télégramme de condoléances du bourgmestre dans les termes relevés page 25.

En mai 1885, à défaut du Gouvernement luxembourgeois qui omit de se faire représenter aux obsèques du plus grand des poètes contemporains, M<sup>lle</sup> Scheidweiler, gardienne de la Maison Victor Hugo à Vianden âgée de 15 ans en 1871, alors que le poète occupait la « maison du coin du pont » qui appartenait à la tante de la jeune fille, se rendit à Paris pour assister aux funérailles.

En juin 1885 la municipalité de Vianden faisait apposer sur la façade de la maison en question une plaque votive mais fautive, le séjour de Victor Hugo à Vianden s'y trouvant situé « en 1870/1871 ». Ce qui donna lieu à la légende que « Victor Hugo s'était réfugié en Luxembourg pendant la guerre ».

Le 28 janvier 1902, sur l'initiative de Saint-Georges Bouhélier, animateur de la célébration du Centenaire de Victor Hugo en France, Marcel Noppeney publie dans *l'Indépendance luxembourgeoise* un article réclamant la participation du Grand-Duché de Luxembourg aux cérémonies qui fêteront dans le monde entier le plus grand poète du 19<sup>me</sup> siècle.

Le 26 février 1902, les milieux intellectuels de Luxembourg, Diekirch et Echternach célèbrent le poète à l'exclusion de toute participation du Gouvernement.

A Luxembourg la conférence de M. Martin d'Huart dut, par ordre, rester réservée aux élèves de l'Établissement. Les élèves du Pensionnat épiscopal n'y assistèrent pas.

La soirée donnée par l'« Union dramatique » fut honorée de la présence du ministre de France et de M<sup>me</sup> Denaut, ainsi que du vice-consul de la Légation et de M<sup>me</sup> Wiet. Le président Zahn souhaila la bienvenue. M. N. Laux récita un prologue en vers dont il était l'auteur. M. N. Liez fit une conférence sur Victor Hugo et son œuvre, M. Nathan-Reuter et Mlle Lévy récitèrent des poèmes, Mlle Liez exécuta un nocturne de Chopin. M. J.-A. Muller dirigea avec brio la partie musicale, particulièrement la « Lyre et la Harpe » de Victor Hugo, musique de Saint-Saëns et des mélodies de Tardiff, de Massenet et de Gounod sur les paroles du poète.

A Diekirch dans la grande salle des fêtes de l'Hôtel Risch, conférence de Joseph Hansen sur la vie et l'œuvre de Victor Hugo. M. Glaesener récita « l'Expiation », le professeur Welter donna lecture d'une ode à Victor Hugo en langue allemande, reproduite par l'« Indépendance luxembourgeoise ». Un orchestre d'amateurs soigna la partie musicale: « Falstaff », ouverture par Nicolay, « Sérénade » par Victor Hugo, musique de Gounod, « Tristesse d'Olympio », solo pour baryton, de Massé, « Aubade » par Victor Hugo, chanté par M. Arend, « Czardas », de Michiels.

A Echternach la fête eut lieu dans la salle Empire de l'Hôtel du Cerf. M. Henri Ahnen fit une conférence sur la vie et l'œuvre de Victor Hugo. On joua la « Tristesse d'Olympio » par Victor Massé, on chanta « Si vous n'avez rien à me dire » par François Thomé. M. Tockert dit l'« Expiation » et montra dans Victor Hugo le défenseur

des faibles et des opprimés. M. Comes récita le « Crapaud », dont il dégagea la philosophie humanitaire. M. Nickels récita le « Monologue d'Hernani » et donna un aperçu général sur le théâtre d'Hugo.

Le 26 février 1902, la municipalité de Vianden adresse le télégramme suivant au président de la République:

« La Ville de Vianden ne peut pas laisser passer ce jour sans payer un tribut de vénération et d'estime à la mémoire de Victor Hugo qui avant et durant son exil a honoré notre ville de sa présence. Notre Conseil communal voulant perpétuer parmi nous le souvenir du grand poète a décidé de planter un arbre en son honneur. Nous prions Monsieur le Président de vouloir bien agréer ce témoignage de notre vive sympathie. »

M. Combarieu, secrétaire de la Présidence, répond en ces termes:

« Le Président de la République est sensible aux sentiments que vous lui exprimez au nom de votre ville et me charge de vous adresser ses remerciements sincères pour votre pensée. »

Le même jour la Ville de Vianden fait planter un « chêne commémoratif » en souvenir de son hôte.

Les 1-3 mars 1902, Marcel Noppeney publie dans le journal *l'Indépendance luxembourgeoise* un numéro spécial consacré à « Victor Hugo dans le Grand-Duché de Luxembourg ». Cet article sera réédité en 1948. Des extraits de l'œuvre du poète, particulièrement les poèmes nés à Vianden et ses discours prononcés à Vianden y sont joints, ainsi qu'une Ode en langue allemande, adressée à Victor Hugo, par le poète luxembourgeois Nicolas Welter et une « Ode à Victor Hugo » par Marcel Noppeney.

En mai 1902, le lundi de Pentecôte, la municipalité de Vianden, M. Petges étant maire, procède à l'inauguration du chêne, planté le 26 février précédent: concert, lunch, discours du maire et de M. Charles Arendt, architecte de l'État, qui avait été en relations avec le poète.

En septembre 1902, M. Horace Denaut, ministre de France, remet de la part de son Gouvernement à un certain nombre de ceux qui se sont le plus distingués dans l'organisation des fêtes commémoratives, la médaille à l'effigie du poète, spécialement frappée à cette occasion. M. Paul Meurice se charge de la remettre directement à Marcel Noppeney.

En 1904, M. René Engelmann, professeur au collège de Diekirch, publie dans le *Bulletin du Touring-Club luxembourgeois*, un article sur le séjour de Victor Hugo à Vianden. Cet article sera réimprimé en plaquette en 1935.

En 1909, M. Théodore Bassing, secrétaire communal de la ville de Vianden publie un guide de la localité et y consacre une étude aux séjours de Victor Hugo dans cette ville.

En septembre 1934, un comité se constitue à Luxembourg en vue de la célébration du cinquantenaire de la mort du poète. Il comprend, sous la présidence de M. Marcel Noppeney, président de la Société des Écrivains luxembourgeois de langue française, des représentants de tous les groupements littéraires et artistiques du pays.

Peu après, sur la proposition de la Commission des Sites et Monuments, la maison de Victor Hugo à Vianden est classée monument historique.

Le Gouvernement luxembourgeois, M. Joseph Bech étant président du Conseil et ministre de l'Instruction publique, va au devant des vœux



*Vue de Vianden et du château  
Eau-forte du peintre Henri Paullier*



du Comité Victor Hugo et décide, de commun accord avec l'administration communale de Vianden, de faire l'acquisition de la « maison au coin du pont » et d'y autoriser l'installation d'un Musée Victor Hugo à l'instar des musées de la Place des Vosges et de Hauteville-House.

Le Gouvernement français fait don au Gouvernement luxembourgeois du buste en bronze de Victor Hugo, par Rodin. Il est décidé que le monument destiné à mettre en valeur ce don magnifique, sera érigé en face de la maison occupée en 1871 par le poète, et que des fêtes auront lieu à l'occasion de l'inauguration simultanée du musée et du monument.

En juin 1935, le souvenir de Victor Hugo est commémoré dans tous les établissements d'enseignement secondaire du pays. Elèves et professeurs, réunis dans les salles de fêtes, applaudissent l'audition de poèmes du grand magicien du verbe, que récite une jeunesse vibrante d'enthousiasme, et écoutent avec recueillement des discours que feront leurs maîtres pour célébrer le poète. A Luxembourg, cette manifestation scolaire s'ouvrira à l'Athénée par une conférence de M. Joseph Hansen, conférence qui sera publiée sous le titre de « Le Génie de Victor Hugo et les Humanités ». Au Lycée de jeunes Filles, Mademoiselle Anne Beffort, professeur de littérature française, parlera de « Victor Hugo à Vianden », causerie qui sera publiée à la clôture de l'année scolaire dans le « programme-palmarès » de 1934-1935.

Au Lycée moderne d'Esch-sur-Alzette, les divers aspects de l'œuvre de Victor Hugo seront présentés par les professeurs Alphonse Arend, Aloyse Kœtz et Emile Wengler. A Echternach et Diekirch prendront la parole MM. Charles Becker et Lacaf.

Les groupements d'Alliance française de Luxembourg, Diekirch, Echternach, Differdange, Ettelbruck, etc. prendront part à ces manifestations ferventes. La revue bilingue, *Les Cahiers luxembourgeois*, rééditera l'étude de feu M. René Engelmann, parue en 1904, et l'augmentera de reproductions de dessins et lavis de Victor Hugo.

Le 30 juin, à lieu à Vianden en présence du prince Félix l'inauguration du buste et de la maison. Toute l'élite intellectuelle du pays s'y est donné rendez-vous. Les fêtes ont été placées sous le haut patronage de la Grande-Duchesse de Luxembourg, du prince-consort Félix de Bourbon et de M. Albert Lebrun, président de la République française, ami, et, à plusieurs reprises, hôte du Luxembourg. M. Labrousse, questeur du Sénat et délégué de la Haute Assemblée, M. Léon Bérard, de l'Académie française, vice-président du conseil, garde des sceaux, M. Joseph Bech, ministre d'Etat, président du gouvernement luxembourgeois, M. Édouard Wolff, bourgmestre de la Ville de Vianden, prennent la parole. Des noms illustres sont inscrits au Livre d'Or.

Le 30 septembre 1937, lors d'une réunion de la S. E. L. F., le Comité Victor Hugo, devenu sans but, est remplacé par la « Société des Amis de la Maison Victor Hugo », qui aura la tâche de chercher à réunir tous manuscrits, gravures, portraits, livres, objets, souvenirs, etc., concernant le poète. M<sup>lle</sup> Anne Beffort est acclamée présidente. Le Musée peu à peu se constitue grâce à des achats et des dons particuliers.

En mai 1940, invasion du pays par les Allemands. M. Édouard Wolff, bourgmestre de la commune, sauve le buste de Rodin, ainsi que la plupart des objets composant le Musée. M. Grun, conservateur, l'aide dans cette tâche.

En 1944, lors de l'offensive Rundstedt, la maison Victor Hugo est presque entièrement détruite par le feu de l'artillerie ennemie.

En 1945 les ruines mêmes de la maison s'écroulent.

La même année, le gouvernement luxembourgeois, M. Pierre Dupong étant président du Conseil et M. Nicolas Margue, ministre de l'Instruction publique, et l'Office de la Reconstruction, décident la réédification et la restauration de l'immeuble.

L'architecte viandénais M. Grach est chargé de ce travail.

Le 1<sup>er</sup> août 1948, inauguration de la Maison de Victor Hugo reconstruite.



*La Maison de Victor Hugo  
lino de J.-P. Ker*

*(Les Allemands ayant volé ou détruit les documents, gravures, photographies et clichés appartenant à l'auteur, ainsi que ceux des archives du Gouvernement, nous n'avons pu, comme nous l'aurions voulu, reproduire les dessins et lavis que Victor Hugo avait faits de Vianden et de ses environs.)*